

La Libération des camps par les Alliés

Introduction

La libération des camps est un des événements marquants de la Seconde Guerre mondiale. Leur découverte, en particulier celle des centres de mise à mort, participe au « lourd bilan humain et moral » que l'on a coutume d'étudier.

Pourtant, la libération des camps est souvent le fruit du hasard, car l'objectif premier des Alliés, soviétiques et occidentaux, est de vaincre l'Allemagne nazie, la libération des camps devant en découler.

Par conséquent, il n'existe pas de processus spécifique de libération des camps. En effet, ce sont souvent de petits détachements qui ont découvert fortuitement les camps, souvent évacués en fonction de la progression des armées dans le Grand Reich.

Venant de l'Est, c'est l'Armée Rouge qui entre la première dans le centre de mise à mort de Maïdanek en juillet 1944.

Progressant à partir de l'Ouest, les armées occidentales découvrent elles aussi les atrocités commises par les nazis.

I. Libération ou ouverture ?

a) Les camps libérés par l'Armée Rouge

La progression de la contre-offensive soviétique en direction de l'ouest, et le nombre important de camps dans la partie orientale du Grand Reich ont pour conséquence que les troupes de la 11^{ème} armée de chars du 1^{er} front biélorusse découvrent un des principaux centres de mise à mort, celui de **Maïdanek**, dans la nuit du **22 au 23 juillet 1944**.

Cette découverte est capitale car elle rend compte du caractère « industriel » et à grande échelle de la mort dans de tels centres. C'est un véritable choc qui est provoqué **par la découverte d'un complexe de chambres à gaz, des six grands fours encore chauds avec les restes carbonisés de squelettes humains disséminés tout autour, des tranchées remplies de cadavres exécutés lors des derniers jours du camp et, non loin de là, des monceaux de cendres blanches remplis de fragments d'ossements humains** qui dominaient un vaste potager. Les Soviétiques en conclurent que les gestionnaires du camp avaient utilisé ces restes humains comme engrais : *« C'est la production alimentaire à l'allemande »,* écrivit un journaliste soviétique de l'époque. *Tuer des gens pour fertiliser les choux».*

L'ampleur de la tuerie qui s'était déroulée à Maïdanek apparaît clairement lorsque les Soviétiques ouvrirent quelques-uns des bâtiments situés entre les chambres à gaz et les fours crématoires : **ils y découvrirent près de 800 000 paires de chaussures, des rayonnages entiers de blaireaux, de canifs, d'oursons, de puzzles d'enfants, des rangées de manteaux et de robes de femmes.**

Des officiers soviétiques récupérèrent des documents accablants et ne laissant aucun doute sur la provenance et la destination des objets entreposés.

Maïdanek avait servi de dépôt de stockage centralisé pour tout un réseau de centres de mise à mort : les effets des juifs mis à mort à Treblinka, Sobibor et Belzec y étaient transférés avant d'être triés et réexpédiés vers le Reich où ils étaient redistribués à des familles allemandes évacuées ou victimes des bombardements. Rien qu'au cours des premiers mois de 1944, 18 wagons d'effets issus des entrepôts de Maïdanek avaient été dirigés vers l'Allemagne, comme le prouvaient les documents comptables sur lesquels les Soviétiques mirent la main.

En effet, les Allemands avaient organisé l'évacuation de Maïdanek, mais n'avaient pas réussi à effacer toutes les traces, à dissimuler les preuves de ce qui s'y était déroulé.

Cette découverte effrayante d'un Maïdanek pratiquement intact fournit la première preuve concrète de ce que plus tard on appelle l'Holocauste et de ce que les rapports précédents concernant l'extermination de masse étaient tous véridiques.

Après Maïdanek, ce fut l'ouverture de Treblinka, puis, **le 27 janvier 1945 celle d'Auschwitz** (voir ci-dessous le témoignage du général Petrenko), découvert fortuitement au cours de l'opération Vistule-Oder qui a commencé le 12 janvier 1945.

Primo Levi raconte : *« La première patrouille russe arriva en vue du camp (Buna-Monowitz) vers midi, le 27 janvier 1945. C'étaient quatre jeunes soldats à cheval qui avançaient avec précaution, la mitraillette au côté, le long de la route qui bordait le camp. Lorsqu'ils arrivèrent près des barbelés, ils s'arrêtèrent pour regarder, en échangeant quelques mots brefs et timides et en jetant des regards lourds d'un étrange embarras sur les cadavres en désordre, les baraquements disloqués et sur nous, les rares survivants »*. Primo Levi, *La Trêve*, Grasset, Paris, 1966 pour la traduction française.

Témoignage du général Petrenko, commandant de la 107^{ème} division d'artillerie de la 60^{ème} armée (Armée Rouge) du 1^{er} front d'Ukraine (Général Petrenko, *Avant et Après Auschwitz*, Paris, Flammarion, 2002, pour la traduction française) :

Commandant de la 107e division d'artillerie, j'ai entendu parler de ce camp pour la première fois au téléphone, le 26 janvier, alors que je dirigeais les combats pour libérer Neuberun. J'avais été appelé par le commandant du 106e corps d'artillerie, le général P.F Ilinyk, pour m'annoncer que les 100e et 322e divisions, en combattant pour libérer Monowica et Zarki, avaient établi qu'il s'agissait de parties d'un grand camp de concentration hitlérien dont le centre se trouvait à Auschwitz. Le commandant du corps m'a prévenu que nous allions non seulement devoir prendre Neuberun le plus vite possible, mais également tout faire pour empêcher l'adversaire de partir vers Auschwitz. Il a ordonné qu'après la prise de Neuberun, ma 107e division et la 148e division de fusiliers voisine continuent énergiquement leur offensive le long de la rive gauche de la Vistule, en menaçant par l'arrière la garnison adverse d'Auschwitz.

Les hitlériens ont résisté avec la dernière énergie. Nos pertes -les hommes morts- se montèrent à 180 personnes. La ville fut totalement libérée le 28 janvier et notre division se prépara à traverser la Vistule. Il y avait environ un kilomètre et demi jusqu'à Auschwitz, qui se trouvait sur la rive droite. Le général F. Krasavine, le commandant de la 100e division qui avait pris Auschwitz la veille, m'a appelé et m'a demandé de venir. J'ai prévenu mon adjoint et le chef d'état-major que je devais m'éloigner pour une heure et demie -deux heures et je suis parti pour Auschwitz. Il y avait en ville l'un des régiments de la division de Krasavine mais, lui, je ne l'ai pas vu.

On m'a amené sur le territoire du camp. Il tombait une légère neige, qui fondait immédiatement. Je me souviens que je portais un demi-manteau ouvert. Il commençait à faire sombre, mais nos soldats ont trouvé un appareil et on fait de la lumière. Des détenus émaciés, en vêtements rayés, s'approchaient de nous et nous parlaient dans différentes langues. Même si j'avais vu bien des fois des hommes mourir au front, j'ai été frappé par ces prisonniers transformés par la cruauté jamais vue des nazis en véritables squelettes vivants.

J'avais bien lu des tracts sur le traitement des Juifs par les nazis, mais on n'y disait rien de l'extermination des enfants, des femmes et des vieillards. Ce n'est qu'à Auschwitz que j'ai appris le destin des Juifs d'Europe. C'était le 29 janvier 1945.

J'ai été accueilli par le chef d'état-major du régiment, le colonel Degtiariov. Il m'a annoncé que la veille, on avait enterré soixante-dix-huit de nos morts, soldats et officiers.

Les déportés se déplaçaient sur le territoire du camp en combinaison à rayures. Deux d'entre eux se sont arrêtés, se sont mis à sourire et à battre des mains en regardant mon étoile de héros de l'Union soviétique.

« Alors vous êtes heureux d'être enfin libres ? Où allez-vous ? Qui êtes-vous ? » leur demandai-je. Ils venaient de Belgique. J'ai noté leurs noms. Je me souviens également de deux femmes. Elles se sont approchées de moi, m'ont embrassé. Ces gens pouvaient encore sourire, mais il y en avait qui ne pouvaient plus que tenir debout en silence : des squelettes vivants, pas des hommes.

A Auschwitz, on m'a montré la baraque des femmes, séparée des autres. Sur le sol, il y avait du sang, des excréments, des cadavres : un terrible tableau. Il était impossible d'y rester plus de cinq minutes, à cause de l'horrible odeur des corps en décomposition. Debout près des portes, j'ai dit : « Oui, il est impossible de rester longtemps ici ».

Source

Ce sont plusieurs petits détachements qui arrivent dans les différentes parties du camp, avant qu'un contingent un peu plus important ne s'installe à Auschwitz I.

Les Soviétiques y découvrent **7 650 hommes, femmes et enfants** (principalement à Birkenau, voir témoignage d'Eva Schloss), car, à la différence de Maidanek, le camp n'a pas été entièrement vidé de sa population dans les « marches de la mort », et **les corps de 600 prisonniers exécutés** par les nazis peu avant l'évacuation du camp. Les survivants sont dans un état physique et sanitaire épouvantable, puisque ce sont les plus faibles, les plus malades qui ont été abandonnés sans soins ni nourriture, par un froid glacial, depuis l'évacuation du camp le 18 janvier 1945.

Même si les crématoires d'Auschwitz ont été détruits par les SS avant leur fuite, les Soviétiques sont confrontés aux cadavres et aux preuves de l'extermination de masse perpétrée en ces lieux. La commission d'enquête soviétique fit l'inventaire de ce qu'elle trouva dans le camp :

- **348 820 vêtements d'hommes,**
- **836 255 vêtements de femmes,**
- **38 000 paires de chaussures d'hommes,**
- **13 964 tapis,**
- **un monceau de brosses à dents, de blaireaux, de lunettes, de dentiers, de prothèses en tout genre,**
- **et aussi, 7 000 kilos de cheveux emballés dans des sacs en papier pour être envoyés à des entreprises allemandes.**

Mais Auschwitz n'est pas un objectif de guerre de l'opération Vistule-Oder. Aussi, c'est principalement aux Polonais et à la Croix-Rouge polonaise que reviennent les soins et l'évacuation des survivants vers le camp central (Auschwitz I) où les Russes ont établi leur cantonnement et où a été aménagé un hôpital qui abrite désormais quelques 4 500 survivants dont environ 200 enfants, en majorité des jumeaux que le docteur Mengele avait choisi de laisser vivre en vue d'expérimentations médicales.

A partir du 5 février 1945, c'est la Croix-Rouge polonaise qui prend en charge l'hôpital et évacue les malades vers la ville d'Oswiecim.

Les plus valides, comme Eva Schloss, ont été évacuées en train jusqu'à Odessa, en passant par Katowice (voir témoignage d'Eva) et Czenowitz, où elle est transférée dans un centre d'hébergement, avant d'être rapatriée aux Pays-Bas, où sa famille avait émigré avant la guerre.

b) Les camps libérés par les Alliés occidentaux

Parallèlement à l'offensive de l'Armée Rouge, les Alliés occidentaux progressent d'Ouest en Est.

Tout comme pour les Soviétiques, leur premier objectif est de vaincre l'Allemagne nazie.

Le premier camp découvert sur le front de l'Ouest est celui du **Natzweiler-Struthof** en Alsace, le **23 novembre 1944**.

Les Français y découvrent une petite chambre à gaz, à l'intérieur de laquelle on pendait les prisonniers par les poignets à des crochets, tandis que l'on répandait du Zyklon-B dans la salle. On apprend aussi que beaucoup de ces victimes étaient destinées aux tables d'autopsie de l'université de Strasbourg, où le docteur August Hirt avait amassé une collection de squelettes de détenus de confession israélite dans le but d'établir l'infériorité de la « race » juive, par l'étude de leur anatomie.

D'autres détenus, principalement des Tsiganes qui avaient été transférés à Auschwitz, faisaient l'objet d'expérimentations médicales.

Toutefois, le premier choc survient lorsque les **Américains** découvrent le camp d'Ohrdruf, **un des sous-camps de Buchenwald le 5 avril 1945**. Eisenhower, accompagné par Patton et Bradley, s'y rend en personne le 12 avril, une semaine après la découverte du camp.

Là-bas, il a pu examiner les instruments de torture, un billot de boucher qui servait à écraser les dents en or arrachées des bouches des morts, une salle où les cadavres s'empilaient jusqu'au plafond et les restes de centaines de corps que l'on avait brûlés au fond d'une fosse immense.

Peu après la découverte d'Ohrdruf, ce fut celle de **Nordhausen, le 12 avril**, où **les corps de 3 000 travailleurs forcés** employés dans les usines souterraines des V1 et V2 furent retrouvés, gisant là, dans le désordre. Le même jour, ce sont **21 000 prisonniers agonisant** qui furent découverts à **Buchenwald**.

Le 15 avril, les Britanniques arrivent à Bergen-Belsen après des négociations entre les états-majors allemand et britannique, et la reddition des autorités du camp.

D'après le témoignage de **Michel Flicx**, à Bergen-Belsen depuis un an : « [...] *une immense rumeur nous fait sortir de la baraque : une voiture-radio de l'armée britannique, avec son écusson de Saint-Georges, s'avance et son double haut-parleur répète dans toutes les langues les mots de bénédiction : Vous êtes libres ! Vous êtes libres !* » cité page 331 par André Sellier, *Histoire du camp de Dora*, La Découverte /Poche, septembre 2001.

C'est un détachement de 60 hommes, issus de la II^{ème} division blindée du général Roberts qui entre dans le camp où les soldats sont confrontés à une situation à laquelle ils n'étaient pas préparés.

En effet, à Bergen-Belsen sont arrivés des détenus d'autres camps évacués lors des « marches de la mort ». **Le typhus et la dysenterie** font des ravages parmi les prisonniers et on estime que **18 000 d'entre eux y ont trouvé la mort pour le seul mois de mars**. **Après la reddition du commandant, Josef Kramer**, les officiers font le tour du camp et assistent à des scènes épouvantables : des kapos frappant des détenus avec de gros bâtons, des détenus semblables à des « *squelettes vivants, au visage jaune et hagard* », « *la puanteur des chairs putréfiées* » et des prisonniers déféquant devant tout le monde ou à même le sol de leur baraquement. Mais surtout, les Britanniques y trouvent des cadavres innombrables, certains gisant seuls, là où ils se sont effondrés, d'autres empilés dans des salles ou entassés çà et là : en effet, le camp manquait de combustible et son crématoire n'avait pas la capacité suffisante pour brûler tant de cadavres.

La faim et la privation y ont atteint un seuil critique, au point que des dizaines de détenus ont eu recours au cannibalisme pour survivre. Enfin, les prisonniers ont aussi signalé de nombreux épisodes de brutalités, des meurtres, des exécutions de masse et des expérimentations médicales soit à Bergen-Belsen, soit dans d'autres camps.

Pour finir, juste neuf jours avant la fin de la guerre, le **29 avril 1945**, la 45^{ème} division de l'US Army parvient à **Dachau** au cours d'une opération militaire importante. Elle y découvre des scènes horribles, en particulier des empilements de cadavres entassés dans des magasins et un train de prisonniers en provenance de l'Est, arrêté sur une voie de garage et contenant les dépouilles de 2 000 prisonniers.

II. Vivre la libération des camps

a) Des détenus entre espoir et dépression

La libération des camps, pour fortuite qu'elle ait pu être, se produit alors que d'après combats se déroulent à proximité immédiate, l'Allemagne étant devenue un gigantesque champ de bataille où s'affrontent les armées alliées et allemande. Les détenus des camps en sont, aussi, les victimes.

Dans les camps, les prisonniers sont informés des offensives alliées et espèrent une libération rapide.

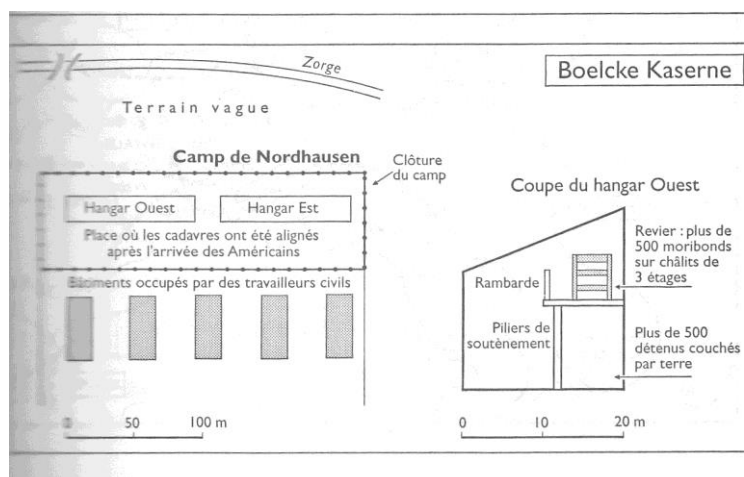
Mais celle-ci prend près d'une année et tous les camps ne sont pas libérés en même temps.

Malgré la déroute, certains éléments de l'armée allemande ou **certaines gardiens de camps exercent des représailles sur les détenus**, décimés à la mitrailleuse ou brûlés vifs, anéantissant ainsi les preuves de leurs forfaits, suivant les directives d'Hitler (cf. *L'Incendie de la grange de Gardelegen*, pages 350 et 351, *Histoire du camp de Dora*, André Sellier, La Découverte/Poche, septembre 2001) :

« [...] Cinq cent soixante-quatorze corps sont exhumés et 442 extraits de la grange. On dénombre 1 016 victimes parmi lesquelles quatre sont identifiées par leur nom et 301 par leur matricule ; 711 défient toute identification. De nombreux corps portent des traces de balles. [...] »

À **Auschwitz**, dans la confusion des combats, **Eva Schloss**, qui a pu se cacher en compagnie de sa mère et de quelques compagnes, signale le retour à Birkenau de camions de la Wehrmacht, bien que le camp principal (Auschwitz I) soit sous contrôle soviétique. Sous la menace des armes, les soldats allemands procèdent à l'évacuation des détenus de l'hôpital. Le lendemain matin, ses compagnes et elle-même constatent « [...] Tout était d'un silence de mort. Aussi loin que nos regards pouvaient porter, la route était jonchée de corps gelés. Beaucoup baignaient dans une mare de sang qui maculait la neige. Plus d'une centaine de femmes périrent cette nuit-là. » (cf. *L'histoire d'Eva*, pages 253 à 257, Eva Schloss, Evelyn Julia Kent, Succès du Livre, Puntoweb, janvier 2010).

D'autre part, des détenus trouvent la mort dans les bombardements menés par les Occidentaux. Ainsi à **Nordhausen**, évoqué plus haut : le hangar Ouest, sorte de « mouiroir » où les SS avaient rassemblé les détenus les plus faibles du camp de Dora et des camps avoisinants, est soumis à d'intenses bombardements par l'armée américaine les 3 et 4 avril 1945, parce qu'on pensait que c'étaient des bâtiments industriels, entraînant la mort de centaines de prisonniers (cf : *Histoire du camp de Dora*, André Sellier, cité plus haut).



On comprend donc que ces circonstances dramatiques provoquent des réactions diverses chez les détenus.

Certains ont **peur**, comme le souligne **Alexandre Voronsov**, la situation militaire étant parfois très confuse.

Alexandre Voronsov, un des cameramen de l'armée soviétique, présent dès les premiers jours de la libération d'Auschwitz note : *« Il y avait des centaines de personnes regardant nos soldats. La peur se lisait dans leurs yeux car ils ne savaient pas que nous étions des libérateurs. Ils craignaient toujours la mort que suggéraient nos uniformes. Nous avons filmé le visage de ces gens et nous avons l'impression qu'ils regardaient nos soldats comme s'ils s'attendaient à être fusillés. »*

Après ce premier temps, la joie d'être en vie, libérés de l'horreur nazie, l'emporte, comme ils l'expriment dans leur témoignage, comme le montrent certaines photographies, les comptes-rendus des libérateurs (cf. plus haut le récit du général Petrenko). Ils sont enthousiastes, sûrs que le plus dur est derrière eux, même si, pour certains, la perte des êtres chers ou des amis les empêchent d'être pleinement heureux. **D'autres sont apathiques**, du fait que le traumatisme est si important et l'état physique si épouvantable qu'ils *« ne pouvaient plus que tenir debout en silence »* (voir aussi les pages 495 à 498, *Ce qu'ont vu les libérateurs et les prisonniers de guerre français dans le camp de Belsen libéré, Tragédie de la Déportation 1940-1945 Témoignages de Survivants*, Hachette, 1966) . Plongés dans une dépression profonde, ils perdent confiance, sont effrayés par l'avenir.

D'autres ont le sentiment d'avoir retrouvé la dignité humaine dont ils avaient été privés pendant leur détention (voir le **témoignage de Gerda Weissmann Klein**, déportée à Gross-Rosen : www.ushmm.org, rubrique « Témoignages ») lorsqu'on s'adresse à eux comme à des êtres humains, lorsqu'on les soigne et les nourrit, lorsqu'ils ont la possibilité de faire leur toilette et de dormir dans un vrai lit avec des draps propres. D'autres sont heureux d'assister à la défaite de l'armée allemande (**témoignage de David (Dudi) Bergman**, www.ushmm.org, même rubrique que plus haut) et donc de l'avoir emporté sur leurs bourreaux.

Leur gratitude et leur admiration pour leurs libérateurs sont immenses, qu'ils soient Russes (pour lesquels Eva *« éprouve de l'amour et du respect »*) ou Américains : *« Et soudain, le 2 mai précisément [...], je lève les yeux, de mon châlit du bas et je vois... trois soldats américains ! Dans mon souvenir, ils sont immenses, un mètre quatre-vingt-cinq, un mètre quatre-vingt-dix. Ils portent des casquettes, des tenues qu'on croirait sorties du pressing. Nous les contemplons, médusées. Nous les trouvons magnifiques. Eux ont l'air étonné de notre présence, et de notre état. »* (Ida Grinspan, Bertrand Poirot-Delpech, *J'ai pas pleuré*, Pocket Jeunesse, février 2008).

b) Les actes de vengeance

- exercée par les soldats alliés :

La découverte de l'horreur des camps de concentration, les récits des détenus concernant le meurtre de masse et les brutalités subies, provoquent chez les Alliés occidentaux, une répugnance et une colère qui atteignent leur paroxysme au moment de la libération de Dachau, le 29 avril 1945. Celle-ci s'accompagne **d'actes de vengeance, aussi bien de la part des soldats des armées alliées que de celle des détenus** (bien que dans une moindre mesure).

- **À Dachau**, des soldats américains abattirent un groupe de quatre SS qui s'étaient rendus et dix-sept autres qui se tenaient dans l'un des miradors d'enceinte et qui avaient pourtant manifesté leur intention de se rendre. Ailleurs dans le camp, des détenus en colère tuèrent entre 25 et 50 autres, souvent avec l'aide de soldats américains.

« *Après le spectacle de ce que nous avons vu, nous avons perdu tout sang-froid, et les hommes tirèrent sans hésiter sur les gardes qui se rendaient à eux, avant de confier le reste aux prisonniers et de laisser ces derniers assouvir leur vengeance. Et, d'ailleurs, vous avez vu la photo où l'un des soldats tendait une baïonnette à un détenu et le regardait décapiter cet homme. C'était un vrai gâchis, plutôt sanglant. Beaucoup de gardes ont été fauchés d'une balle dans les jambes, comme ça ils ne pouvaient plus bouger et [...] c'est à peu près tout ce que je peux dire.* » (cité pages 105-106, *L'Europe barbare 1945-1950*, Keith Lowe, Perrin, février 2013).

Malgré le rapport de ces incidents qui contreviennent à la convention de Genève sur les droits des prisonniers, **aucun soldat américain ne fut traduit en justice.**

- **À Bergen-Belsen**, délivré par les Britanniques, la dimension de l'horreur constatée a entraîné la détérioration des relations entre les « Tommies » et le personnel du camp.

Les SS y furent contraints d'enterrer les corps, travaillant sous un soleil de plomb, en uniforme.

« *Ils ramassent les morts et les vêtements infectés- ils poussent leurs charrettes à mains nues et jettent leur chargement dans d'immenses fosses communes (5 000 cadavres dans chaque). Pendant tout ce temps, nos troupes n'arrêtent pas de leur hurler dessus, de les frapper à coups de pied, de les menacer, sans jamais leur permettre de se reposer un seul instant. Quels horribles sales types-ces SS !-, avec leurs têtes de criminels dignes d'Hollywood. On ne leur fait pas de quartier- ils savent quelle fin les attend quand ils auront achevé leur besogne.* » (cité page 106, *L'Europe barbare 1945-1950*, cf. ci-dessus).

La vengeance s'exerce aussi sur les civils allemands. Ceux qui vivent à proximité des centres de mise à mort sont contraints par les soldats alliés de les visiter ou de participer aux opérations d'évacuation et d'ensevelissement des cadavres. Les soldats de l'Armée Rouge se livrent à un pillage systématique pour compenser les pertes et destructions infligées à leur territoire.

- **exercée par les prisonniers :**

Dans une moindre mesure, les prisonniers, dont les prisonniers juifs, ont exercé des actes de vengeance dès la libération des camps, principalement contre les SS, gardiens, Kapos encore présents.

Un groupe, les « **Vengeurs** », dont le slogan était « *Pour chaque Juif, un Allemand* », serait responsable de l'assassinat de 100 suspects de crimes de guerre et aurait posé une bombe à l'intérieur d'un camp de détention de SS, faisant 80 victimes. Ce groupe, fondé par un ancien Résistant juif, a profité du chaos qui règne dans l'immédiat après-guerre pour commettre ses meurtres. Par la suite, les « Vengeurs » renoncent à leurs représailles et s'attachent principalement à combattre pour l'existence d'un État juif indépendant en Palestine.

Cependant, en règle générale, les actes de vengeance commis par les prisonniers, juifs en particulier, ont été peu répandus.

D'une part, ils étaient trop faibles ou trop malades pour envisager des actions punitives, mais surtout, pour ce qui est des juifs, beaucoup d'entre eux ont décidé de tourner le dos à l'Europe où ils avaient été si maltraités physiquement et moralement et de s'échapper vers des terres où le sens moral n'était pas compromis : l'Amérique, la Grande-Bretagne et avant tout, la Palestine.

III. Des libérations instrumentalisées.

- **Des Alliés entre scepticisme et réticences**

Les libérations ou ouvertures ont souvent été le fruit du hasard, même si les Alliés, tant soviétiques qu'occidentaux, connaissent l'existence des tueries de masse et des camps, les Britanniques depuis 1941.

Cependant malgré les rapports terrifiants qui sont transmis aux gouvernements alliés, ceux-ci, pour de multiples raisons, ne les diffusent pas à un large public.

Surtout, on ne précise pas que les centres d'extermination, mentionnés pour la première fois par Lord Vansittard le 3 septembre 1942, sont destinés à exterminer les juifs.

Mais la découverte des camps est un choc qui provoque un changement radical chez les Alliés.

- Le choc

1) Le revirement se produit d'abord chez les Soviétiques, premiers à découvrir un centre de mise à mort, celui de Maïdanek et à en « publiciser » l'ouverture. En effet, des journalistes (y compris des journalistes étrangers) y sont envoyés à des fins de reportages qui paraissent en août 1944 dans la *Pravda* et *Krasnaïa Zvezda*. Le soldat Tolkatchev réalise des croquis qui sont exposés à Lublin avant le procès des chefs du camp : *« J'ai fait ce que je devais faire ; je n'ai pas pu m'en empêcher. Mon cœur l'a ordonné, ma conscience l'a exigé, la haine du fascisme l'a décrété. »*

Des visites du camp sont organisées pour les soldats russes et polonais afin qu'ils puissent diffuser dans toute l'Armée Rouge ce qu'ils ont vu.

Puis c'est la découverte d'Auschwitz dont la « couverture médiatique » intervient plus tard (avril-mai 1945), lorsque, comme les Alliés occidentaux, les Soviétiques comprennent tout le parti qu'ils peuvent en tirer.

Cependant, même si on mentionne que la plupart des victimes sont juives, le Kremlin présente le génocide perpétré par les nazis comme un crime contre l'État soviétique.

Les atrocités et la libération des camps contribuent à servir le régime et la propagande qui a entretenu pendant toute la guerre (« La Grande Guerre Patriotique ») à la fois dans la société et chez les soldats, une haine extrêmement violente qui diabolise l'Allemagne et les Allemands.

2) Chez les Alliés occidentaux, la prise de conscience est plus tardive malgré les preuves apportées.

En effet, le journaliste britannique Alexander Werth a visité le camp de Maïdanek, mais la BBC refuse de diffuser son reportage au prétexte *« que l'on avait affaire à une mystification de la propagande soviétique »*. Même chose aux États-Unis où *« ces atrocités sont inconcevables »*.

Il a fallu que les Alliés occidentaux entrent eux-mêmes dans les camps (Ohrdruf, Bergen-Belsen, Dachau) pour croire en leur réalité.

Dès lors, Américains et Britanniques s'empressent de diffuser largement les images et les récits de ce qu'ils ont vu. Comme les Russes à Maïdanek, ils comprennent que la libération des camps leur offre l'occasion d'une opération de propagande. Les actualités viennent filmer les prisonniers, les charniers, des visites sont organisées pour les soldats, les membres du Sénat américain.

Ainsi, le GI sait maintenant pourquoi il se bat.

3) Une vision de la guerre : Les images diffusées dès le 1^{er} mai 1945 aux États-Unis, puis dans d'autres pays, secouent profondément les populations et impliquent une nouvelle vision de la guerre. Les atrocités allemandes ne sont plus des rumeurs puisqu'on dispose à présent de preuves, y compris visuelles, largement diffusées.

Simultanément, à l'époque, la libération des camps et les images qui en sont données impliquent que les atrocités perpétrées relèvent de l'Allemagne mais aussi de la nation allemande.

Surtout, elle semble justifier toutes les décisions prises par les Alliés pendant et après la guerre vis-vis de l'Allemagne et des Allemands, y compris les injustices envers les soldats et les civils.

« Vous devez vous attendre à expier dans le labeur et la sueur ce que vos enfants ont commis et que vous avez été incapables d'empêcher ». (Colonel Spottiswoode, cité page 110 dans *L'Europe barbare 1945-1950*, Keith Lowe, Perrin, 2013).